

**300 000**  
**FEMMES**  
**BATTUES**

**y avez-vous cru ?**



Toute reproduction par quelque moyen que ce soit sans autorisation écrite préalable est strictement interdite. Tous droits réservés.

Tous droits de reproduction, d'édition, d'impression, de traduction, d'adaptation et de la représentation, en totalité ou en partie, réservés en exclusivité pour tous les pays.

La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopies ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de :

### **Éditions Café Crème**

3925, rue de la Fée Rouge  
Sainte-Adèle, Québec  
Canada J8B 3G9  
01.450.229.6588  
editionscafecreme.com

Conception graphique : Studio Ima/Valérie Caissie  
caissiegraph@hotmail.com

Correction : Simon Delage — Éditions Café Crème  
Mise en page : Éditions Café Crème / Éditions Philo5

Photos des auteurs : Éditions Philo5

Conseiller philosophique : François Brooks — philo5.com 

**ISBN : 978-2-923644-19-6**

**300 000 FEMMES BATTUES, y avez-vous cru ?**

© Les Éditions Café Crème, 2010

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives Canada, 2010



# 300 000 FEMMES BATTUES

**y avez-vous cru ?**

François Brooks  
Georges Dupuy  
Jean-Claude Boucher  
Jean-Pierre Gagnon  
Lise Bilodeau  
Bob Lérétik  
Jean-Philippe Trottier

PRÉFACE DE BARBARA KAY

*À notre collaborateur et ami Georges Dupuy, décédé l'été dernier des suites du cancer. Homme d'un engagement indéfectible, il a collaboré avec une vitalité remarquable à la rédaction de ce document jusqu'à ses derniers moments.*

*Salut Georges!*



# SOMMAIRE

Préface.....	11
<i>Barbara Kay</i>	
Préambule .....	17
<i>François Brooks</i>	
Penser le masculin .....	23
<i>François Brooks</i>	
Justice pour les hommes .....	41
<i>Georges Dupuy</i>	
Le scandale des fausses statistiques du ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec sur la violence conjugale.....	91
Annexe 1 - Historique .....	175
Annexe 2 - Liste des intervenants politiques .....	207
<i>Jean-Claude Boucher, Jean-Pierre Gagnon et l'équipe de recherche de L'Après-Rupture</i>	
Un autre point de vue sur la situation des femmes au Québec .....	211
Annexe 1 - Plainte déposée.....	267
Annexe 2 - Lettre à M. Rosaire Bertrand .....	269
<i>Lise Bilodeau</i>	
La nouvelle inquisition du XXI <sup>e</sup> siècle .....	275
<i>Bob Lérétk</i>	
Anatomie d'une illusion : le féminisme est patriarcal.....	317
<i>Jean-Philippe Trottier</i>	
Conclusion par Georges Dupuy .....	333
Les auteurs .....	339
Remerciements et engagement .....	349

# PRÉFACE

Je me réjouis d'avoir l'occasion d'ajouter ma bénédiction personnelle à cet excellent recueil de textes. C'est une compensation minime pour l'aide précieuse apportée à mes recherches, particulièrement dans le domaine des campagnes médiatiques biaisées et des fausses statistiques émises par des agences gouvernementales, de même que pour les intuitions et la sagesse que plusieurs de ces auteurs m'ont prodiguées pour mes textes.

Quand j'ai commencé mes chroniques hebdomadaires au *National Post* en 2003, je n'occupais aucun créneau particulier. Ma curiosité générale portait sur les tendances sociales et les facteurs qui contribuent à bâtir et à préserver la santé et la stabilité d'une société.

Mais trop souvent, mes recherches sur beaucoup de tendances culturelles négatives me ramenaient à la même source. Le théoricien politique marxiste italien Antonio Gramsci avait parlé, dans une formule célèbre, de « *la longue marche des institutions* » comme du chemin vers l'hégémonie culturelle. Lorsque j'ai commencé à me pencher sur les institutions qui instruisent nos enfants, façonnent nos avocats, travailleurs sociaux et psychologues, influencent notre système judiciaire, forment les opinions de nos journalistes et inspirent nos futurs politiciens, il m'est apparu clairement que les gardiens de ces institutions s'abreuyaient tous au même puits idéologique : un féminisme imprégné de marxisme.

J'ai également compris que cette longue marche avait porté fruit. En effet, après quarante ans de révolution féministe sans opposition, durant laquelle l'homme dérouté a abandonné docilement ses droits humains sur l'autel d'une vengeance contre un « patriarcat » hypothétique, le Canada, comme toutes les autres nations occidentales, est devenu un matriarcat dans lequel les intérêts des filles et des femmes ont éclipsé l'égalité civique des garçons et des hommes.

J'ai découvert, comme de nombreux journalistes d'opinion, que la colère est un puissant aiguillon. Pour ma part, ce qui m'irrite le plus, ce sont l'injustice et l'hypocrisie. Le féminisme en offre d'innombrables illustrations. En effet, ma frustration principale en tant que commentateur réside dans le constant triage obligatoire du tsunami quotidien des nouvelles dont l'hypocrisie et l'injustice sont inspirées du féminisme.

Nous vivons dans une société dont les élites sont obsédées par la justice sociale et notre obligation d'éradiquer le racisme, l'homophobie et le sexisme – Sexisme envers les *femmes*, bien sûr. L'injustice systémique est admise pour un seul groupe identitaire : l'homme hétérosexuel. Le souci de notre société pour le droit des femmes, des autochtones, des gays et des non-Blancs, à qui elle accorde le respect spécial réservé aux éternelles « victimes », contraste de façon flagrante avec l'indifférence, et très souvent la franche hostilité envers l'idée même des droits et de la dignité des hommes.

Il est curieux qu'une si grande adhésion à l'égalité en général puisse coexister si facilement avec la misandrie féministe au sein d'une même culture. S'il y avait une faiblesse chronique qui valait la peine d'être examinée par des observateurs culturels, on la trouverait par excellence dans cette incohérence inhérente. Pourtant, le manque de compassion à l'égard des souffrances spécifiquement masculines et de la marginalisation des droits des hommes – notamment dans les domaines de la violence conjugale et du droit familial – est un sujet pratiquement occulté dans les médias.

Et ce, pour deux raisons.

La plupart des commentateurs masculins hésitent à aborder le sujet de la misandrie de la société de peur – bien fondée – de la réaction des groupes de femmes bien organisés et politiquement influents envers leurs éditeurs.

## PRÉFACE

Par ailleurs, les trop peu nombreuses journalistes d'opinion qui écrivent aujourd'hui – à quelques exceptions près – sont des femmes qui sont non seulement le produit d'un système d'éducation dominé par le féminisme, mais des écrivaines vouées à la promotion de revendications spécifiquement féministes.

Je me bats à contre-courant sur la question féministe depuis plusieurs années. Je ne dois cependant ma liberté de penser à aucun don intellectuel particulier ni à un caractère particulièrement combatif.

Je dois plutôt mon autonomie à l'âge. J'ai échappé au lavage de cerveau éducationnel que la plupart des jeunes femmes après moi ne purent esquiver. Je suis le produit, par un pur et heureux hasard, de l'ère du libéralisme classique, où la mission de l'Université était d'enseigner un savoir basé sur l'objectivité et les faits dans le but de produire des penseurs critiques plutôt que des automates de la rectitude politique.

J'ai obtenu mon diplôme universitaire en 1966 sans jamais avoir eu connaissance ni m'être inquiétée des opinions politiques auxquelles mes professeurs adhéraient. Quand les premiers cours d'études féministes (*Women's Studies*) furent inaugurés en 1970, l'Université considérait généralement que sa mission n'était pas d'éduquer, mais de changer la société selon la vision utopique des libéraux radicaux, vétérans de la contre-culture des années '60, intégrés en masse dans le corps professoral.

La connaissance objective et l'échange libre des idées furent alors subordonnés à l'endoctrinement idéologique de la rectitude politique. Ainsi, dans quelque université de l'Occident que ce soit, depuis la fin des années '60, l'étudiant ne pouvait malheureusement plus *ignorer* l'idéologie de son professeur.

Le féminisme d'inspiration marxiste était la mouvance la mieux organisée et la plus militante des nouveaux



« ismes » de rigueur parmi les bien-pensants culturels. Les études féministes n'ont ainsi jamais été conçues comme un forum d'apprentissage de connaissances basées sur des faits ni d'échange d'idées. Ces études furent l'instrument universitaire créé spécifiquement dans l'intention de servir le mouvement féministe, et constituèrent un centre de recrutement pour la promotion de l'idéologie féministe ainsi qu'un camp d'entraînement pour les troupes qui se répandraient dans nos institutions sociales en une marche épique organisée, à la Gramsci.

Aujourd'hui, quarante ans plus tard, les classes de ces études féministes se vident. La révolution ayant réussi bien au-delà des rêves les plus insensés, et la génération actuelle n'ayant jamais rien connu d'autre que l'égalité – plus que l'égalité, des droits spéciaux – les femmes ordinaires trouvent que le message féministe de l'homme éternellement coupable n'a aucun rapport avec leur vie.

Cependant, le mal a été fait ; il est irréversible à court terme. Même si tous les départements d'études féministes en Occident fermaient demain, nous serions quand même obligés de composer avec les conséquences de ces quarante années de propagande antifamille, de statistiques fausses ou biaisées, de blâme systématique, de recherche de boucs émissaires et d'accumulation de doléances.

Grâce à une colonisation du discours public par une génération de cours d'études féministes, l'idée reçue selon laquelle les femmes méritent davantage de considération sociale, légale et culturelle que les hommes imprègnent nos systèmes judiciaires et d'éducation. Cette idée a aussi pénétré les réseaux de santé et les services sociaux, sans parler des organismes de bienfaisance, des ONG et de la bureaucratie d'État.

## PRÉFACE

On pouvait lire dans l'éditorial du *National Post* du 26 janvier 2010 <sup>1</sup>:

« *Le féminisme radical à la base de ces cours a causé un dommage indescriptible aux familles, au système judiciaire, aux lois du travail, à nos libertés constitutionnelles et même aux relations courantes entre les hommes et les femmes.* »<sup>2</sup>

Même si les effets du féminisme seront présents pendant encore de nombreuses années, comme la lumière résiduelle encore aveuglante d'une étoile mourante, nous devons prendre courage. Le soleil féministe qui brillait de toute sa colère sur la théorie à somme nulle — si un sexe gagne, l'autre perd — est sur son déclin. Les hommes et les femmes sont las de la nature conflictuelle des relations de genres et sont maintenant ouverts à un modèle plus harmonieux.

Ce livre paraît donc à un moment opportun dans le débat public et mérite l'attention du lecteur réfléchi. Je crois que le terrain est enfin propice pour que germent à nouveau la rationalité et le bon sens dans les relations hommes-femmes.

Comme le philosophe du XIX<sup>e</sup> siècle Hegel l'exprimait dans sa célèbre formule : « *La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit* »<sup>3</sup> Le crépuscule tombe sur le féminisme. Puisse 300 000 femmes battues, y avez-vous cru ? se déployer de toutes ses ailes et connaître un essor tel qu'il devienne une force pour guérir notre culture maladivement scindée.

Barbara Kay

---

1

<http://network.nationalpost.com/np/blogs/fullcomment/archive/2010/01/26/national-post-editorial-board-women-s-studies-is-still-with-us.aspx>

<sup>2</sup> « *The radical feminism behind these courses has done untold damage to families, our court systems, labour laws, constitutional freedoms and even the ordinary relations between men and women.* », (B. K.)

<sup>3</sup> G.W.F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit* (1820), Préface, Vrin © 1982, p. 59. (Google Books)

# PRÉAMBULE

Depuis longtemps on attend un ouvrage collectif sur la *cause des hommes*. Si la solidarité est le propre des grandes œuvres, l'homme, aujourd'hui, piétine. L'absence de consensus gêne. L'enjeu est si vaste que chacun pose les priorités différemment sans pouvoir trancher. Penser le masculin demande d'abord de nommer notre cause. Masculisme, masculinisme, virilisme, hominisme, machisme humanisme, égalitarisme, les vocables fusent, chacun pour nous montrer les multiples directions où le travail de réflexion nous appelle.

Les auteurs ici réunis œuvrent pour la même cause et pensent chacun le masculin d'un point de vue complémentaire.

1. **Philosophique** (François Brooks) – Penser le masculin
2. **Juridique** (Georges Dupuy) – Justice pour les hommes
3. **Politique** (Jean-Claude Boucher et Jean-Pierre Gagnon) –  
Combattre les dérives du pouvoir féministe
4. **Familial** (Lise Bilodeau) – Refonder la famille et l'estime de  
l'homme
5. **Médiatique** (Bob Lérétik) – Oser dire publiquement le néo-  
inquisitionnisme
6. **Historique** (Jean-Philippe Trottier) – Religiosité et  
contradictions de l'idéologie féministe au Québec

Quand on observe la variété de domaines affectant l'homme en tant qu'*homme* – c'est-à-dire d'un être dont l'existence lui pose des défis essentiellement distincts de ceux posés à la femme – on comprend l'urgence de la réflexion et on se demande pourquoi il a déserté si longtemps le champ de la

pensée proprement masculine. Bien sûr, les domaines ne sont pas étanches. Chacun travaille son thème majeur et l'insère dans un système où tout est lié.

Pour **François Brooks**, la cause des hommes nous oblige désormais à penser le masculin à nouveaux frais. La famille a été étatisée et, comme Michel Foucault l'avait annoncé, la gouvernementalité structurale a causé la mort de l'homme. La virilité ayant déserté la place publique, on croit parfois ne pouvoir la retrouver que dans les sports ou dans une certaine partie du quartier gay où l'homme peut montrer les effets de la testostérone qui lui court dans les veines sans se faire reprocher d'être ce qu'il est. Penser le masculin, c'est oser voir tous les aspects qui feront qu'un être doté d'un pénis sera homme de la naissance à la mort. Bébé, garçon, adulte, père, amant, travailleur, beau-père, grand-père, vieillard, chaque étape de la vie appelle l'homme à se redéfinir et se penser dans ses rôles sociaux et ontologiques comme faisant partie d'un groupe qui a le droit de vivre pleinement au même titre que l'autre sexe.

Pour **Georges Dupuy**, les écueils juridiques sont légion. Il se demande pourquoi l'homme québécois, en droit matrimonial, ne jouit pas de la même présomption d'innocence. Pourquoi les jugements de nos tribunaux sont-ils en général plus cléments pour les femmes que pour les hommes ? Si elles sont aussi émancipées, ne devraient-elles pas être aussi responsables qu'eux ? Pourquoi s'en tirent-elles souvent, pour les mêmes délits, avec des peines moindres ? Ne devraient-elles pas être condamnées équitablement pour leurs méfaits ? Pourquoi le mari séparé est-il considéré par la police comme un criminel sur simple allégation de madame ? Ne reste-t-il pas toujours un père honorable jusqu'à preuve du contraire ? Divorcé certes, mais pas de ses enfants ; pourvoyeur certes, mais pas guichet automatique. Responsable, il assume dans la grande majorité des cas la charge financière et paie honorablement ses pensions alimentaires. Pourquoi l'État l'a-t-il dépossédé de cette fierté en lui

confisquant la gestion du paiement des pensions alimentaires ? Il faut combattre l'aberration judiciaire qui consiste à transformer le père divorcé en homme déchu. L'homme doit récupérer son sens de l'honneur.

Pour **Jean-Claude Boucher et Jean-Pierre Gagnon**, le féminisme est un pouvoir dans le plein sens du terme. Ils interrogent les politiques. Pourquoi les femmes seraient-elles les uniques bénéficiaires du soutien social quand survient une rupture ? Pourquoi les politiques ont-elles inventé ces 300 000 femmes battues ? Peut-on prétendre gouverner honorablement un pays avec des statistiques d'opinion diabolisant systématiquement l'homme ? Pourquoi les pères n'obtiennent-ils pas automatiquement la garde partagée après la rupture du couple ? Pourquoi n'existe-t-il pas un *Conseil du statut de l'homme* ou un *Conseil de l'égalité* représentant les deux sexes équitablement ? Après 40 ans de militantisme, le féminisme étatique s'est infiltré dans tous les mécanismes politiques. Et, comme n'importe quelle politique sans opposition finit par exagérer, la déviance surgit. Les lobbies féministes jouissent d'un pouvoir d'accès aux leviers décisionnels par le biais du *Conseil du statut de la femme* qui favorise subventions et magouilles alors que les hommes sont laissés pour compte, sans protection. Ils deviennent ainsi victimes d'un système dégénéré s'appuyant sur des statistiques mensongères au plus grand bénéfice d'une seule moitié de la population qui jouit d'un généreux soutien lors d'une séparation, alors qu'on laisse l'autre errer sans ressource.

Pour **Lise Bilodeau**, être femme c'est aussi avoir souci des hommes. Elle s'interroge à son tour. Dans le « beau » programme féministe qui prétend ouvrir la voie aux femmes, n'y aurait-il pas aussi des perdantes ? Si le féminisme cherche à améliorer le sort des femmes, pourquoi cette idéologie transforme-t-elle la vie de certaines en enfer quand l'une d'elles accueille dans sa vie un homme doté d'un autre passé amoureux et familial ? Pourquoi devrait-elle céder à la

misandrie médiatique actuelle et ternir la mémoire de son père fort, travailleur et honorable pourvoyeur d'une famille dont il était fier, alors qu'elle l'a toujours admiré spécialement pour ces qualités masculines ? La famille n'est pas éclatée, elle s'est élargie. Inlassablement, cette institution renaît de ses cendres, tel le phénix qui ne se résout pas à mourir. Mais le féminisme étatique pose des embûches nuisibles aux femmes mêmes qui cherchent à la faire revivre. Pourquoi le divorce est-il judiciarisé de telle sorte que le père doive « *prouver à la magistrature qu'il a les qualités parentales requises pour éduquer son enfant* » alors qu'« *une mère n'aura jamais à prouver qu'elle est une bonne mère* » ? Pourtant, ajoute-t-elle, « *De nos jours, les hommes sont de plus en plus impliqués dans la relation avec leurs enfants, du jeune père jusqu'au grand-papa.* »

Pour **Bob Lérétk** qui la connaît de l'intérieur et vit toujours dangereusement sous son joug, nous sommes sous l'emprise de la *Religion Féministe*. Celle-ci, comme Théodose 1<sup>er</sup> le fit en 380 de notre ère pour le christianisme, pose ses dogmes et déclare hérétique quiconque oserait les remettre en question. Les prêtres sont rédacteurs en chef, ministres, avocats et universitaires. Ils nous assomment de statistiques astronomiques d'opinions qui martèlent l'idée que nous vivons dans un monde rempli d'injustices et de violences conjugales dont les femmes sont les seules victimes. Pourtant, les recherches sérieuses remettent ce curieux dogme en question. « *Hors du féminisme point de salut* », mais quelle est cette vérité ? Comment construit-on l'information qui nous trotte dans la tête et met au pouvoir une suprématie misandre intouchable ? Dans un pays régi par une *Charte des droits et libertés*, comment se fait-il que les médias musellent systématiquement l'opinion masculine ? Pourquoi l'homme ne passe-t-il pas à l'écran en tant que cause à défendre alors que le féminisme a toujours bonne presse ? Pourquoi notre société est-elle passée de la misogynie à la misandrie ?

Pour **Jean-Philippe Trottier**, le féminisme n'est pas moins patriarcal que l'ancien patriarcat qu'il prétend combattre.

Répondant au début à une nécessité, il n'en est pas moins devenu une illusion. Et particulièrement au Québec, où il plonge ses racines historiques dans un catholicisme posant la mère parée de vertus angéliques qu'il est difficile de critiquer sans se discréditer moralement. La femme, à l'instar de la Vierge Marie, nous apparaît auréolée d'une essence divine la protégeant dans tous les domaines. Elle devient un être à part, doté d'une essence vertueuse qui lui permet de jeter l'anathème sur quiconque se permettrait d'analyser cette « vérité » sur des bases rationnelles ou tout simplement de ne pas y adhérer. Cédant à la tentation millénariste, nous avons érigé le féminin en modèle de pureté dont le masculin est devenu l'opposé, le mal à combattre. Mais pourquoi la femme aurait-elle une essence différente de celle de l'homme ? En quoi la femme réelle serait-elle plus angélique que lui ? N'est-elle pas, au même titre, partie prenante du genre humain, dans le Bien comme dans le Mal ? C'est-à-dire, n'est-elle pas l'égal de l'homme ?

\* \* \*

Quoi qu'en disent les féministes déviantes misandres, on ne peut plus nier que les hommes aient maintenant une cause. L'éclatement des familles, l'humiliation des pères devant leurs enfants, les mensonges statistiques sur la violence conjugale, les inégalités juridiques et la détresse psychologique des hommes suicidés sont autant de sujets devenus aujourd'hui incontournables. Malgré le tabou médiatique qui muselle les journalistes honnêtes dont les mains sont liées par la peur de perdre leur gagne-pain, des réseaux Internet se sont constitués pour rassembler l'information que les médias officiels boudent en raison de la censure de leurs commanditaires. Nous commençons à voir la lumière au bout du tunnel. Le

Rapport Rondeau<sup>4</sup> avait esquissé l'ébauche des besoins masculins. Les politiques ne savent plus quoi répondre quand on leur réclame un *Conseil du statut de l'homme* pour nous représenter équitablement au sein du gouvernement. On parle d'abolir le *Conseil du statut de la femme* pour créer un *Conseil de l'égalité*. La cause des hommes fait son chemin. Si on a encore du mal à la nommer – compte tenu de ses multiples facettes – elle est pourtant bien vivante. Masculisme, masculinisme, ou hominisme, la dénomination importe peu. Il s'agit de comprendre qu'il est impossible de faire une société sans hommes. L'homme n'est pas mort et je connais bien des femmes qui espèrent le retour de toute sa virilité. Les féministes qui suivent une démarche intellectuelle honnête appellent depuis longtemps les hommes à se redéfinir. Souhaitons qu'elles saluent cet effort et acceptent de reconnaître une réalité qu'elles ont contribué à créer, même si celle-ci est parfois différente de ce qu'elles voudraient entendre.

F. B.

---

<sup>4</sup> Gilles Rondeau, *Les hommes : s'ouvrir à leurs réalités et répondre à leurs besoins. Rapport du Comité de travail en matière de prévention et d'aide aux hommes*, Santé et Services sociaux Québec © 2005.